

QUELQUES SOUVENIRS DE FAMILLE

À l'occasion du centenaire de Rhône-Poulenc, **Bernard Poulenc**, petit-fils de Camille et fils d'Étienne Poulenc, Directeur à la S.U.C.R.P. et du département Céramique, rappelle l'esprit qui animait les fondateurs de POULENC Frères et leurs précurseurs.
Nous l'en remercions bien vivement.

La Rédaction

ORIGINES FAMILIALES

Le berceau de la famille Poulenc ne se trouve pas sur les bords du Rhône, comme pourrait le faire croire l'appellation de Rhône-Poulenc, mais sur les rives du Lot à Espalion, petite ville du Rouergue, à une quarantaine de kilomètres de Rodez (Aveyron).

Le vieux pont moyenâgeux de pierre rose et la très belle église romane de Perse y font l'enchantement des touristes et des peintres.

Les premiers registres paroissiaux existant encore sur la commune d'Es-

palion et qui remontent au premier quart du XVII^e siècle, montrent que le nom de Poulenc y est largement présent. Les Poulenc sont généralement des tanneurs, profession qui sera exercée jusqu'au début du XIX^e siècle.

Le premier Poulenc en rapport avec l'histoire des Établissements Poulenc Frères, fut un prêtre, Joseph Poulenc, qui, après une vie mouvementée pendant la révolution où il avait été successivement curé de Muret le Château, membre du Comité de Salut Public

d'Espalion, puis Agent National de greffier du tribunal de la même ville sous l'empire, devint, en 1823, curé de Clichy et en 1829 curé d'Ivry, d'où il dut s'enfuir précipitamment, chassé par une émeute anticléricale des partisans de la nouvelle dynastie, en 1831. Il est alors rattaché à la paroisse Saint-Sulpice à Paris. Il décédera en 1847. Selon un processus courant dans les familles, il fait venir l'aîné de ses neveux, prénommé également Joseph, pour y faire ses études à Paris.

JOSEPH POULENC (1811-1890) premier pharmacien du nom

Joseph arrive à Paris pour entrer en quatrième, à la pension Chauvel, choisie par son oncle, rue de la Pompe à Versailles, pension patronnée par la Dauphine, épouse de Charles X. A la fin de l'année, il reçoit de celle-ci le premier prix de vers latins. La couronne lui est posée sur la tête par Henri Duc de Bordeaux, son neveu, âgé de six ans et appelé Comte de Chambord. Poursuivant ses études avec succès, il obtient, en rhétorique, les premiers prix de version grecque et de mathématiques à la pension Poiloud, rue du Regard à Paris.

Ses classes terminées, il entre en apprentissage dans la pharmacie Hernandez, rue du Bac, l'une des premières officines de la capitale. Au bout de la quatrième année, il suit les cours de l'École de Pharmacie. Le 30 août 1836, à 25 ans, il obtient son diplôme, après avoir passé les quatre examens exigés, à l'unanimité des suffrages et avec les compliments des quatre professeurs présents à l'épreuve, distinction dont il

a, seul, le privilège cette année là. Il est aussi le lauréat, en 1836, du premier concours organisé par l'École Pratique de Pharmacie. L'épreuve consistait en la préparation de produits chimiques. Il y prépare de la morphine et de la quinine et est reçu le premier sur 20 concurrents.

Il devient directeur des Usines Peltier-Robiquet qui avaient ouvert une usine de produits chimiques en 1830 et ont été, notamment, à l'origine de l'emploi des composés organiques définis en thérapeutique.

En 1841, il ouvre sa propre officine pharmaceutique au 31 du Faubourg St-Martin.

Son père, tanneur à Espalion et frère du curé d'Ivry, suit avec émotion la progression de son fils et fait en sorte que «l'intendance» suive. Il lui écrit le 2 janvier 1841 :

«Tu dois avoir reçu un petit paquet que je t'ai envoyé par le roulage le 14 de décembre contenant sept draps de lit, douze serviettes et deux nappes dont

une de toile de pays et l'autre de Flandres, la grande qui est restée si longtemps à la maison et deux torchons. Si tu veux d'autres draps de lit, nous t'en enverrons d'autres. Nous avons craint que tu les trouves trop gros. Nous pensons que tu dois savoir comme ils sont. Pour le crin, tu as parlé un peu trop tard, nous avons fait des matelas, trois ou quatre pour les paquetiers. Il n'en reste qu'une vingtaine de livres, cela ne suffit pas pour faire un matelas. Nous jugeons à propos de trouver un matelas tout fait que je t'enverrai de suite, si tu le trouves à propos. Fais moi réponse pour le petit paquet.

Il me restera, au renouvellement de cette année et pour la première de ton établissement, comme tu n'en doutes pas, de te souhaiter des années heureuses et de grandes satisfactions dans ta pharmacie.»

La réputation professionnelle de Joseph ne tarde pas à s'établir.



Joseph Poulenc (1811 - 1890)



Pierre Wittmann (1798 - 1880)



Pauline Wittmann, épouse Étienne Poulenc



Étienne Poulenc (1823 - 1878)

le 1^{er} février 1843, il est nommé Membre Résident de la Société de Pharmacie de Paris.

le 10 avril 1846, membre de la Société Médicale du Temple dont il devient trésorier,

le 29 décembre 1848, il est nommé par le Ministre de l'Intérieur, Administrateur du Bureau de Bienfaisance de l'arrondissement dont il dépendait. Il est également membre de la Société de Prévoyance des Pharmaciens, membre de la Société Médicale et Chirurgicale de Madrid.

il est le premier importateur d'huile de foie de morue de Norvège.

il met au point un dentifrice en poudre et en eau balsamique : le «Conservateur des dents», produit de qualité qui sera adopté par l'impératrice Eugénie.

il prépare également un mastic pour la conservation des dents creuses, un savon émoulinant pour la barbe, des brosses à dents «premier choix», une eau de Cologne «nouvelle et perfectionnée» qui sera encore commercialisée, sous la marque Poulenc et Wittmann, en 1902, comme l'atteste une lettre de commande, aux Établissements Poulenc Frères, de l'actrice Cécile Sorel, célèbre actrice de la Comédie Française qui deviendra «Comtesse de Ségur».

Le réseau des dépôts de ses produits est éloquent. À Paris, le dépôt se trouve 51 rue Sainte-Anne. Les produits sont présents chez les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs dans toutes les principales villes de France mais aussi à Bucarest, Constantinople, Florence, Londres, Milan, Moscou, Saint-Petersbourg, l'île Maurice...

Joseph Poulenc se marie le 8 août 1850 à Paris.

Son sens commercial lui permet en 1856, à 45 ans, d'abandonner ses activités pharmaceutiques. Il devient « homme de lettres ».

Joseph Poulenc raconte ainsi sa nouvelle vocation :

« Après avoir cessé l'exercice de la pharmacie, passant l'hiver à Nice, j'appris, moi seul et sans maître, la langue italienne. Deux ans après, il me prit la fantaisie de traduire les Rimes Italiennes de Pétrarque en vers français. Mon unique but était de me créer un passe-temps agréable.

Après douze années du travail le plus opiniâtre, j'eus l'insigne honneur d'être reçu par un membre éminent de l'Académie française (Sainte-Beuve), qui dans une seconde visite postérieure d'une année à la première, m'encouragea à risquer la publication de ce travail »

(Lettres de Sainte-Beuve des 14 juin et 2 novembre 1864 adressées à Joseph Poulenc, 51 rue Sainte-Anne à Paris.)

C'est en février 1865 que paraît la première édition de la traduction en vers, avec texte italien en regard, des *Rimes de Pétrarque* par Joseph Poulenc (4 volumes répertoriés à la B.N.). Travail qui sera qualifié, dit Joseph, d'*œuvre d'Hercule* par Sainte-Beuve et par Jules Janin son successeur à l'Académie française auquel on avait décerné le titre de « Prince des critiques ». En effet, il s'agit de 317 sonnets, 29 canzoni, 9 sextines, 7 ballades et 4 madrigaux, totalisant 4 000 vers en quatre volumes de 270 à 360 pages chacun.

Sa traduction lui vaut, en 1866, l'envoi, par Victor Emmanuel II d'Italie, d'une épingle en brillant ornée du Chiffre Royal. Une seconde édition

paraît en 1877. Il reçoit de nombreuses lettres de personnalités : Mac-Mahon, Frédéric Mistral, Saint-René Taillandier... En 1879, Humbert I^{er} d'Italie, le nomme chevalier de la Couronne d'Italie.

Joseph Poulenc siège au conseil municipal d'Espalion une quarantaine d'années.

Le Bulletin d'Espalion du 28 juillet 1956 publié à l'occasion de l'inauguration d'un buste à la mémoire de Joseph Poulenc, s'exprime ainsi :

« Ce furent comme bienfaiteur de son cher Espalion que s'épanouirent ses belles qualités de cœur et l'amour du sol natal. - "Je voudrais en faire un petit Paris !" aimait-il à répéter. Et de fait, ses libéralités, plus exactement ses largesses, contribuèrent puissamment à l'amélioration et à l'embellissement de notre ville. Citons, et nous en oublions : l'édification de l'église paroissiale, l'aménagement intérieur de l'ancien Hôtel de Ville en 1885 et sa restauration par sa façade Renaissance sur les boulevards, la construction de l'école des Frères, de notre collège, où une fondation perpétue son souvenir, participation à l'hôpital-hospice, adduction et distribution des eaux de la Boralde en 1887. Il convient d'ajouter à ces donations celles consacrées discrètement aux malheureux et aux déshérités, l'aide matérielle apportée aux jeunes. "La fortune, disait-il, n'a quelque prix que parce qu'elle nous permet de faire un peu de bien". »

En 1880, il est nommé par le Pape chevalier de l'ordre de Saint Grégoire le Grand. Il sera fait Commandeur en 1886. Joseph Poulenc décède le 1er octobre 1890.

ÉTIENNE POULENC (1823-1878)

Joseph Poulenc, comme son oncle le curé d'Ivry l'avait fait pour lui, fait monter à Paris l'un de ses frères, de douze ans plus jeune : Étienne.

Étienne suit la voie de son aîné et obtient son diplôme de pharmacien en 1850. Il travaille d'abord à la pharmacie de son frère, mais très rapidement, volera de ses propres ailes. En effet, il deviendra le gendre d'un droguiste ami de Joseph, Pierre Wittmann, qui approvisionnait l'officine.

Ce Pierre Wittmann (1798-1880) avait été dans sa jeunesse préparateur en pharmacie, mais par suite de son mariage et de dispositions naturelles, il exploitait une boulangerie-pâtisserie rue Mondétour, près des Halles. Sur le tard, par inclination personnelle, et peut-être, voyant les succès de son jeune ami Joseph Poulenc, il se met à suivre les cours de l'École de pharmacie de Paris. Quand, après la mort de sa femme en 1847, il voit, en 1848, à 50

ans, sa boutique saccagée par la révolution de 1848, il décide de revenir à son inclination première. Il suit une formation dans une droguerie, rue des Lombards, puis achète, à l'un de ses amis, le Sieur Hédouin, la droguerie que celui-ci exploitait depuis 1827. La droguerie avait été fondée en 1816, c'est par conséquent à cette dernière date que l'on peut faire remonter l'origine de la société Les Établissements

Poulenc Frères, héritiers directs de la droguerie Wittmann.

La droguerie située 7 rue St-Merri, au cœur du Marais, fournit les pharmaciens et utilisateurs de produits chimiques et minéraux. Le succès est rapide et récompense l'entrepreneur dont la devise : «*Au travail est dû le bonheur de l'homme*» sera gravée sur sa tombe au cimetière Montmartre, entourée de symboles chimiques et de cornues entrelacées.

Cependant, Pierre Wittmann ne peut compter pour l'aider que sur sa fille aînée : Pauline. Elle tient la place de comptable et de caissière au chaland. L'attrait réciproque de Pauline et du jeune diplômé en pharmacie, Étienne Poulenc, répond aux vœux de P. Wittmann. Le mariage est célébré le 26 février 1851 à St-Merri par l'abbé Annat, oncle du marié, curé de la paroisse depuis 1836 et fondateur d'un apostolat auprès des immigrés de l'Aveyron et du Massif Central.

En même temps que gendre, Étienne devient l'associé de son beau-père. L'affaire prend, en 1851, la raison sociale Wittmann et Poulenc Jeune.

Rappelons qu'en 1829, Daguerre et Niepce s'étaient associés pour la reproduction des images obtenues par la chambre noire. En 1851, année du mariage d'Étienne Poulenc, Scott Fry et Archer avait trouvé l'emploi du collodion pour la photographie, en remplacement de l'albumine. Ce produit servait, sur les plaques de verre, comme support du sel sensible destiné à fixer l'image de la chambre noire. Il donne une plus grande facilité d'emploi et une plus grande rapidité dans les opérations : l'excellence des résultats, fait entrer la photographie dans une nouvelle phase.

Étienne Poulenc en entrevoit les larges développements.

«*Les photographes avaient grand peine à se procurer du collodion, dira M. A. Poirier (discours sur la tombe d'Étienne Poulenc) Président de la Chambre Syndicale de produits chimiques, la fabrication de ce produit dérivé du coton-poudre n'était pas sans offrir de grands dangers ; de plus il fallait des collodions tout à fait spéciaux et de compositions différentes. Poulenc ne recula ni devant le danger ni devant les difficultés et il livra bien-*

tôt à la photographie des collodions tels qu'il les lui fallait et en grandes quantités. Ces produits ne tardèrent pas à jouir d'une réputation immense et méritée, et jusqu'au-delà de l'océan, où des quantités considérables furent expédiées.

Néanmoins, les conditions de travail étaient extrêmement précaires dans le local de la rue St-Merri. En 1856, Étienne, sa femme et son beau-père travaillaient un soir, éclairés par une lampe à pétrole. Celle-ci se met à filer sans qu'ils ne s'en aperçoivent. La proximité d'une boîte de coton nitré provoqua une explosion qui aurait pu leur coûter la vie, si leur sang-froid n'avait limité les dégâts. Pauline eut les mains et le visage atrocement brûlés et en resta marquée pour la vie.

Le 30 juin 1858, Pierre Wittmann s'étant retiré, l'association Wittmann et Poulenc Jeune est dissoute et remplacée par la raison commerciale Poulenc-Wittmann. Étienne devenant seul responsable, mais chargeant de sa procuration sa femme qui s'était activement occupée de l'affaire jusque-là.

Étienne Poulenc porte alors son effort non seulement sur la fabrication des composés minéraux utilisés en photographie mais encore en pharmacie thérapeutique ; il le porte aussi sur la préparation des réactifs chimiques purs pour analyse. L'affaire prend un caractère de plus en plus industriel et se rend acquéreur, en 1859, d'un terrain d'un hectare deux ares cinquante six centiares à Ivry sur Seine, lieu dit la Bosse de Marne. L'achat avait été fait à un sieur Paul Dufour, lequel l'avait acquis en partie de la duchesse de Montebello, veuve du maréchal de France Jean Lannes, duc de Montebello. L'usine en s'agrandissant portera le nom de "Usine Poulenc d'Ivry-port" (55 boulevard d'Alfort). Dans l'usine, un pavillon intérieur abritait Étienne Poulenc au cours de sa présence durant les jours et souvent les nuits de travail. L'aspect commercial de la société se développe également et, dès 1862, près du tiers du chiffre d'affaires provenait des ventes à l'étranger.

En 1863, Étienne s'associe son jeune beau-frère Léon Wittmann et forme une société en nom collectif Poulenc et L. Wittmann. L'association adopte la marque de fabrique P.W., aux deux

lettres entrelacées, surmontée d'une étoile. La réputation se bâtit sur la pureté et la bonne présentation des produits.

Mentionnons seulement que la société est présente à l'Exposition Universelle de 1862 et à celle de Paris en 1867. Celle-ci lui rapporte une médaille d'argent, d'une part dans le domaine des produits et appareils de photographie et, d'autre part, dans celui des produits chimiques et pharmaceutiques.

Les produits photographiques de la marque Poulenc-Wittmann se révèlent d'une grande utilité durant la guerre de 1870 comme l'illustre le récit ci-après. Le chimiste français Dagron (1819-1900), qui travaillait aussi sur la préparation des collodions, papiers photographiques, encres et teintures, avait déjà réussi à faire des photographies de taille microscopiques.

En 1870, pendant le siège de Paris, il part sur le ballon «*Niepce*», atterrit à Vitry-le-François dans les lignes ennemies ; il réussit à s'échapper et se rend à Tours puis à Bordeaux, où se trouve le gouvernement. Grâce à ses procédés de microphotographie, il peut faire passer à Paris de longues dépêches par pigeons. L'une d'elles du 18 janvier 1871, conservée au Musée postal de Paris demande, par pigeon, du coton azotique aux Éts Poulenc et L. Wittmann. Le 24 janvier les produits étaient rendus à Bordeaux par ballon. Le pigeon n'avait mis que 12 heures pour franchir l'espace de Poitiers à Paris ce qui, à l'époque, était plus rapide que le télégraphe ou le chemin de fer. Un diplôme et une médaille commémorative décernés par délibération du conseil municipal de la Ville de Paris, en date du 18 novembre 1874, aux aéronautes du siège de Paris rappelle le fait et a été décernée aussi aux Éts Poulenc et Wittmann qui utilisèrent cette voie aérienne pour acheminer les produits nécessaires au pays.

Une lettre d'un Monsieur Dalain reçue le 31 janvier 1871 à Espalion par Joseph Poulenc, décrit l'état de siège de Paris, où il se trouvait avec Étienne :

«*122^{ème} jour du Siège.*

Mon cher ami, (Radeau de la Méduse), Je commence comme la dernière fois pour vous dire que nous parlons souvent de vous et que nous sommes bienheureux que vous soyez loin de Paris.

Jamais votre chère Claire que nous aimons beaucoup et le cher petit Paul n'auraient pu résister aux épreuves de toute nature que nous subissons en ce moment.

Je vous écris au bruit de la mitraille qui vient écraser le faubourg Saint-Germain. Les détonations sont tellement rapides qu'il m'est impossible de les compter. Pour vous faire apprécier la puissance des bons procédés de ce roi magnanime (Guillaume 1^{er} de Prusse) qui parle toujours de Dieu, je vous dirai que les vitres de notre appartement ne cessent de vibrer depuis quarante huit heures et cependant les obus ne dépassent pas Saint-Sulpice et la rue de Varenne. Que nous sommes inquiets, mes chers amis, notre fils avec son régiment est aux avant-postes, entre les forts de Montrouge et de Bicêtre. Quand finira donc cette abominable guerre !

Nous sommes restés du 14 décembre au 8 janvier sans entendre parler de la province. On nous a dit à cette époque que nos armées étaient en bonne voie.

Depuis lors, silence absolu. Quel supplice que cette absence de nouvelles ! Quand nous reverrons-nous chers amis ! Nous vous embrassons tous les trois de bien bonne amitié.»

En 1877, un incendie se déclare de nuit, à l'usine d'Ivry. Étienne Poulenc, déjà fatigué par une récente maladie et par une activité trop intense, est réveillé en sursaut. S'exagérant le danger, il reçoit un choc qui le marquera profondément, bien qu'il ait réussi à limiter les dégâts à l'usine. Il continuera néanmoins à ne pas se ménager et décevra, peu avant ses 55 ans, le 13 mars 1878. Il était, malgré sa charge de travail, resté, comme son frère Joseph, très attaché à sa ville natale et y avait acheté le domaine de Masse. Il repose aussi au cimetière de Perse.

M. A. Poirier, déjà cité, dira de lui : «Les conquêtes et les progrès de la science et de l'industrie ne s'accomplissent pas sans douleurs ; l'amélioration et le bien être du plus grand nombre, qui sont le but de l'humanité,

ont pour prix le sacrifice de quelques uns.

De l'industrie chimique surtout, on peut dire que le danger est inhérent à l'industrie, et les hommes de la trempe de Poulenc, qui sont toujours aux avant-postes, sont plus exposés que les autres. C'est donc sur la brèche qu'il est mort. Travailleur, honnête, sagement économe, il avait une réputation commerciale de premier ordre. Les travaux industriels, les services qu'il avait rendus à l'industrie lui valurent des récompenses aux Expositions Universelles et l'honneur si bien mérité d'être vice-président du Comité d'installation de la classe de la photographie. Il fut l'un des fondateurs de notre Chambre. D'une exactitude exemplaire à nos réunions, ses avis étaient toujours écoutés avec la plus grande déférence, il fixait notre jurisprudence. Nommé plusieurs fois vice-président, nous n'avons pu vaincre sa modestie et lui faire accepter la présidence.»

LES TROIS FRÈRES POULENC

Étienne Poulenc avait eu trois fils : Gaston, Émile, et Camille.

Dès la fin de leurs études en 1873 et 1876, les deux premiers sont associés à la gestion de l'entreprise et peuvent,

à la mort de leur père, en 1878, reprendre le flambeau ; d'abord avec leur mère (société Veuve Poulenc et fils aîné), puis seuls. Leur oncle Léon Wittmann se retire. Le 28 juin 1881 la

société en nom collectif Poulenc Frères est constituée. Elle deviendra une S.A. en 1900.



Mme veuve Etienne Poulenc



Gaston Poulenc



Émile Poulenc

GASTON POULENC (1852-1948)

Il prend la tête de l'entreprise. Indépendamment des qualités propres à sa fonction, il avait une mémoire proverbiale et connaissait par cœur le catalogue de prix courants de sa société. En famille, il était capable, et ceci jusqu'à la fin de sa vie, de réciter de nombreux

textes des pièces du théâtre classique qu'il avait appris au collège.

Il est tout de suite frappé par les débouchés considérables qu'offraient à l'industrie chimique les produits minéraux.

La fabrication des produits chimiques pour la photographie, lancée par son

père, poursuit un rythme ascendant, et s'adapte aux changements rapides du nouvel art. Le développement commercial en sera assuré par son frère Émile.

Pour l'industrie de la céramique, de l'émaillerie et de la verrerie, aux produits déjà exploités par la Société, il

ajoute une série nouvelle et s'assure la représentation exclusive de ces produits de la part des propriétaires de gisements ou de ceux qui fabriquaient ces produits pour l'industrie. Le succès est tel qu'il rend nécessaire la création d'un service dont l'activité est exclusivement consacrée à cette branche de l'industrie.

Dans la branche pharmaceutique, les fabrications prennent une ampleur encore plus prometteuses. C'est l'époque où les pharmaciens ont tendance à transformer en « spécialités » tous les médicaments nouveaux et même certaines préparations officinales anciennes, en donnant aux produits spécialisés une perfection relative et une régularité de composition qu'on ne rencontre pas toujours dans les autres médicaments.

Les besoins de la firme et les demandes des milieux scientifiques en réactifs purs croissent très rapidement.

Pour y faire face, Gaston Poulenc estime nécessaire de créer, en 1883, un magasin et un entrepôt situé en plein centre du quartier latin : 11 rue de Cluny (5^{ème}) et rue de Poissy (17^{ème}), qui mettent à la disposition des universitaires les produits et accessoires de laboratoires voulus. À peine installé, le magasin doit être transféré à un emplacement mieux agencé et plus vaste, au 122 boulevard St. Germain.

Dès le 1^{er} janvier 1892, c'est le carrefour où convergent les professeurs et les élèves. Le magasin-carrefour va devenir, grâce à la qualité des visiteurs et à l'audience qu'il offre à leurs doléances, comme à l'expression des pensées et des projets scientifiques qu'ils désirent réaliser, un centre précieux de documentation et de renseignements. Ce service est appelé « Service des produits et appareils de laboratoires ». Camille Poulenc le suivra attentivement toute sa vie et s'efforcera, suivant une politique constante de la firme, d'assurer, par les propres moyens de la société, la fourniture des produits de laboratoires dont la dépendance à l'égard des fournisseurs étrangers, notamment l'Allemagne, était un handicap pour le pays.

L'activité de laboratoire, malgré un travail souvent ingrat et obscur, nécessitait un esprit d'équipe, reflet de l'esprit général qui régnait dans la firme.

Il s'exprimait parfois avec humour, tels ces quelques vers d'un chimiste nommé J. Demaigne, à la fin d'une journée :

C'est l'heure du repos;
les acides, les bases
Renoncent à lutter pour la
neutralité ;
Les bocaux sont en ligne, et,
dans l'obscurité,
Les fins précipités dorment au fond des
vases.
Brûleurs Bunsen aux cônes bleus,
Aux flammes pâles et ronflantes,
Votre tâche ardente, essoufflante,
S'achève dans le soir calme
et silencieux.

En 1928, le service deviendra la Société Prolabo dont Camille Poulenc aura la Présidence.

Entre-temps, face à l'activité très diversifiée de Poulenc Frères, les vieux locaux de la droguerie de Pierre Wittmann s'étaient avérés obsolètes et inadaptés. Gaston Poulenc avait, en 1886, fait des transferts au 92 rue Vieille-du-Temple, dans un immeuble disposant de plus amples espaces. la société pouvait ainsi rester au centre du commerce parisien des produits chimiques.

Cet immeuble s'élevait sur une partie de l'ancien emplacement, en 1636, d'un théâtre modèle aménagé sur le terrain d'un jeu de paume, grâce aux générosités du Marquis de Soudéac. En décembre 1636 ou début 1637, *le Cid* y fut présenté pour la première fois. Tout près de là (n° 6 actuel de la rue de la Perle), Molière avait élu domicile chez Marie-Hervé, veuve Béjart.

Il est intéressant de mentionner ici un succès dû, en 1891, à un jeune chimiste engagé en 1883 aux Éts Poulenc : Fernand Robineau. Dès la création de son service céramique, la société et spécialement Gaston Poulenc s'intéressait à la fabrication des « ors brillants » en France, pour l'affranchir du monopole de fait que l'Allemagne avait réussi à s'attribuer.

Les ors brillants sont des vernis à titre d'or déterminé qui, en même temps que le métal, renferme des essences diverses et un fondant. Appliqués sur émail de faïence, de porcelaine ou de tôle, sur verre ou cristal, il donnent, après cuisson, un dépôt brillant et fixe d'or métallique.

Après quelques tentatives infructueuses, mais riche de l'expérience acquise, avec les maisons I. Hesse et Dode de Paris, Poulenc Frères parvient cependant à présenter, lors de l'Exposition Universelle de Paris en 1889, quelques objets céramiques décorés à l'aide d'une composition et d'un procédé étudiés par Robineau. Cependant, la société reconnaissait l'insuffisance des résultats obtenus.

En 1890, Gaston Poulenc décide de reprendre entièrement le problème en collaboration avec Robineau et son agent général Laurent-Ville.

Le syndicat patronal des fabricants de « l'or allemand », tout en respectant les secrets de fabrication de chacun, contrôlait avec minutie les quotas de production ainsi que les prix de revient et de vente de chacun. Chaque flacon d'or brillant vendu était référencé et enregistré sous le nom de l'acheteur. Il suivait ainsi les tendances du marché et l'apparition de toute concurrence nouvelle. Laurent-Ville réussit avec habileté et discrétion à se procurer un échantillon copieux de l'or préparé par la firme allemande Degussa. L'échantillon est remis à Robineau à la fin du mois d'août 1890. À la fin juin 1891, le problème est résolu. De plus, à partir de là, Robineau conçoit une formule originale qui s'avère, chez les porcelainiers et faïenciers, égale, sinon supérieure à celle des Allemands.

Le Directeur de la Degussa demande à entrer en contact avec Gaston Poulenc qui, après discussion serrée, obtient la part du marché qu'il désirait.

Le département des produits pour la céramique ne cessera de se développer jusqu'à la fusion de Poulenc Frères avec les Usines du Rhône. Il sera, dans la nouvelle société, dirigé par Étienne Poulenc, fils aîné de Camille Poulenc.

Les Éts Poulenc Frères ne limitèrent point leur activité aux produits déjà cités (photographie, céramique, émaillerie, verrerie...). Les besoins grandissants de l'économie française et étrangère les conduisirent à adopter une activité commerciale et industrielle de plus en plus polyvalente, utilisant en complémentaires les « achat-revente » et les fabrications. Exemple que suivirent d'autres firmes européennes, notamment allemandes,

comme Merck à Darmstadt, de Haen à Seelze près de Hanovre.

Anecdote amusante : la notoriété de Poulenc Frères fit que, lors de la venue en France, en 1897, de l'Empereur et de l'Impératrice de Russie, les deux filles de Gaston, Alice (Ma-

dame Bredin) et Renée Poulenc (Madame Baduel d'Oustrac, mère de M. Xavier Baduel d'Oustrac, directeur à la Société des Usines Chimiques Rhône-Poulenc) furent parmi les vingt jeunes filles choisies par l'industrie et le commerce parisiens pour remettre, aux il-

lustres visiteurs, un souvenir de leur passage.

Gaston Poulenc assumait la Présidence des Éts Poulenc Frères depuis leur fondation jusqu'à leur fusion avec la Société des Usines du Rhône en 1928.

ÉMILE POULENC (1855-1917)

La photographie

Dans le développement commercial des Éts Poulenc, il convient de mentionner la part originale de l'action d'Émile Poulenc, père du compositeur Francis Poulenc. Il naît à Paris en 1855, fait ses études au Collège des Frères des Écoles Chrétiennes dits « Frères de Passy. » En 1881, il vient aux côtés de son frère Gaston et prend en main le service de la photographie. De tempérament très artiste et passionné de photographie, il sait donner l'impulsion commerciale nécessaire à la diffusion de la gamme de produits de plus en plus étendue fabriquée par la firme. En 1878, une évaluation du poids de l'industrie et du commerce photographique fait état, dans le catalogue de l'Exposition Universelle de Paris, d'un montant annuel d'affaires photographiques de trente millions de francs. Dix années plus tard, le rapport de l'Exposition Universelle Internationale de 1889 à Paris estimait que le chiffre avait doublé et qu'en 1900 il atteignait soixante dix millions.

Émile Poulenc constate que l'« amateur » constituait l'essentiel du marché. Le « professionnel », comme le laboratoire de photographie industrielle, occupait une place relativement modeste. C'est donc vers le service de l'amateur qu'Émile Poulenc dirige la plus grande part de son activité. Par exemple, à partir de 1880, la gélatine est progressivement substituée aux émulsions de collodion. Son emploi rend possible l'instantané, la fabrication et la mise dans le commerce de plaques sensibles prêtes à l'usage. La jeune société Poulenc, qui n'a pas envisagé cette branche de fabrication mais que la nature de son commerce conduit à les vendre, prend sa place dans cette activité en obtenant en 1886, pour la France, la représentation exclusive de marques de plaques étrangères réputées. Parallèlement aux activités

commerciales, l'usine d'Ivry fabrique de nombreux autres produits, tels que le sel de sélénium et de tellure pour l'obtention des tons d'épreuve orange, pour les premiers et des tons allant du noir-bleu au ton sépia-bistre pour les seconds ; compositions variées pour la préparation du papier photographique dit "au platine".

En 1887, Émile Poulenc fait aménager, dans les nouveaux immeubles que vient d'acquérir son frère, au 92 rue Vieille-du-Temple, un magasin de vente et une salle de démonstration photographique, un atelier d'ébénisterie réservé à la construction d'appareils photographiques, de chambres noires et d'accessoires divers, sous la direction d'un artisan connu pour la qualité de ses travaux : Dufour.

En 1888, un appareil photographique à usage grand public de type « détective » est mis sur le marché. La boîte est encore fort encombrante, mais connaît un grand succès. Une grande chambre noire en acajou verni pour plaques de 50x60 reçoit un Grand Prix à l'Exposition Universelle Internationale de Paris en 1889.

Parallèlement à cette activité, des recherches scientifiques se poursuivent sur le matériel photographique. Des brevets sont pris. Le premier, par exemple, n° 175 332 (classe XVII, catégorie 3), du 7 avril 1886, concerne un appareil photographique dit « Chambre Bazard », spécial pour photographie instantanée et essentiellement caractérisé par sa boîte de réserve de châssis, par son système de déclenchement par gâchette de l'obturateur guillotine, par la planchette formant queue à charnière pour appuyer l'appareil contre la poitrine, par le mode de réglage de la mise au point au moyen d'une planchette graduée et par le système de châssis double avec occlusion complète.

Il s'agit, en clair, d'un appareil à soufflets dont l'arrière est aménagé de façon à pouvoir recevoir un magasin de quatre, cinq, six, sept, etc. châssis à double rideau.

La liste des suivants est longue, notons au passage :

- le 25 janvier 1896, un brevet sous le n° 253 453 couvre l'invention importante d'un appareil chronophotographique, système Berthier :

« destiné à prendre des vues cinématographiques successives, en évitant l'inconvénient des appareils cinématographiques (de l'époque), c'est à dire l'immobilité de la pellicule pendant son exposition et la fermeture de l'obturateur pendant le passage d'une image à l'autre ».

- en 1897, un appareil photographique avec obturateur à écrans souples.

- en 1900, un viseur-décentreur pour appareil photographique.

- dans le domaine des accessoires, le 10 décembre 1898, brevet pour un genre de pochette réservée au logement et au transport des tubes ou flacons contenant des liquides destinés aux opérations photographiques. Ces « nécessaires », vendus sous le nom de « Stand-pochette », connaissent une grande vogue auprès des amateurs, alors nombreux, qui développaient eux-mêmes leurs clichés, au cours de leurs déplacements. Un additif rend ces pochettes imperméables aux agents photographiques utilisés et capables de servir de cuvettes pour développer les épreuves photographiques. Dès 1900, Émile Poulenc se rend compte que le centre commercial parisien de la photographie se trouve plus au voisinage des grands boulevards Madeleine- Opéra que sur la rive gauche.

En 1903, il installe une succursale de la société 19 rue du 4-Septembre. Trois laboratoires et une salle de démonstra-

tion permettent de présenter immédiatement le mode d'emploi et l'usage des produits et des matériels offerts. Les nouveautés françaises et étrangères sont présentées chaque année et une Tribune Libre permet aux inventeurs et techniciens de faire connaître leurs découvertes ou améliorations. Cent cinquante personnes peuvent être accueillies dans une salle de projection et de conférences aménagée en sous-sol. Des conférences sont réservées aux élèves des Grandes Ecoles. Les œuvres photographiques des principaux professionnels et amateurs sont régulièrement exposées. Un laboratoire est réservé aux contacts avec les professionnels dont le nombre va croissant, tandis qu'un Photo-Club anime les rapports avec la clientèle. Une petite anecdote montre combien le service était apprécié de façon durable par la clientèle même modeste : en 1980, un petit fils de Camille Poulenc donne un film à développer à un petit photographe d'Assise. Celui-ci lui demande si le nom est le même que celui de Poulenc Frères. Sur l'affirmative, le photographe s'efforce de retrouver dans l'arrière boutique les catalogues des produits de cette marque, gardés précieusement, et rappelle que sa bou-

tique familiale a été un client fidèle de la firme pour ses produits photographiques, il vante, en outre, la documentation et les produits qu'elle recevait alors !

Camille Poulenc, dont on verra également le souci perpétuel d'information de la clientèle, sent l'importance de faire comprendre aux usagers de la photographie la nécessité, pour obtenir de bons résultats, de n'utiliser que des produits de qualité pure et constante. Il publie, en 1907, un traité sur les produits chimiques purs en photographie. Chaque semaine, avec son chef de laboratoire il réunit l'équipe de son frère Émile pour la mettre au courant des nouveautés chimiques dans le domaine de la photographie.

Mais, assez rapidement, se dessine une orientation nouvelle pour l'industrie photographique. Les chefs d'entreprise sont conduits à partager et à spécialiser leur activité, soit dans la fabrication des plaques et papiers, soit dans celle des appareils et accessoires, soit dans celle des produits chimiques. Entraînée par l'élan qu'elle donnait à la fabrication des produits chimiques fins, de toute espèce, la société fut amenée à accentuer ses efforts dans cette voie et à s'alléger de la branche

« matériel ».

Dès 1908, la succursale pour la photographie se transforme en un magasin de revente d'appareils, de matériel et d'accessoires ainsi qu'un centre de documentation et de renseignements pour la clientèle.

La société prend encore quelques brevets en 1910 et 1911 : une lanterne de laboratoire photographique et un passe-vues avec intermédiaire interchangeable.

La concentration des efforts sur la fabrication des produits chimiques pour la photographie permet à la société, lorsque survient la guerre de 1914, d'être prête à satisfaire tous les besoins de la nation en produits chimiques fins de cette branche et de substituer sa production à celle des firmes germaniques.

Après la guerre et le décès d'Émile Poulenc étant survenu en 1917, l'orientation indiquée ci-dessus s'accroît. Les locaux de la rue du 4-Septembre sont abandonnés en 1925. L'activité photographique, repliée sur de nouveaux locaux du 86 rue Vieilledu-Temple, est consacrée exclusivement à la chimie appliquée à l'industrie photographique.

CAMILLE POULENC (1864-1942)

Camille Poulenc, né à Paris le 18 juillet 1864, fait, comme son frère Émile, ses études secondaires au Collège des Frères des Écoles Chrétiennes, de Passy. En 1943, le professeur R. Delaby professeur à la Faculté de Pharmacie, Secrétaire Général de la Société Chimique de France relève (Bulletin de la Société, fév. 43) l'influence que les Frères ont eu sur Camille Poulenc :

« Ces admirables religieux lui inculquèrent avec la foi qui les anime, les préceptes solides sur lesquels se bâtit une carrière efficiente et, entre autres : le dévouement pour le bien commun, la persévérance et la joie dans l'effort, la beauté et le culte de la vie intérieure profonde ». R. Delaby ajoute : « Déjà avancé en âge, Camille Poulenc confiait au signataire de ces lignes, qu'il ne s'était jamais départi de ces règles. »



En 1889, il est reçu au concours de l'Internat de Pharmacie des Hôpitaux de Paris. Il acquiert son diplôme de Pharmacien en 1891 avec une thèse : « Sur un nouveau corps gazeux, le pentafluorure de phosphore » Il y reprend l'étude détaillée de ce corps dont l'existence avait été seulement signalée par son professeur à l'École de Pharmacie. H. Moissan (auteur de la

découverte du fluor, prix Nobel de chimie 1906). Il faisait déjà dans cette thèse, dira R. Delaby : « preuve de solides qualités d'expérimentateur. »

Camille Poulenc se marie en 1891.

En 1893, c'est le Doctorat ès sciences physiques avec pour thèse : « Une contribution à l'étude des fluorures anhydres et cristallisés. »

Sa deuxième thèse est précédée de six notes préliminaires, parues aux comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences :

- 28. 3.1892 - Action du fluorure de potassium sur les chlorures anhydres,
- Préparation des fluorures anhydres de nickel et de potassium, de cobalt et de potassium,
- 13. 6. 1892 - Sur les fluorures de nickel et de cobalt anhydres et cristallisés.
- 28. 11. 1892 - Sur les fluorures de fer anhydres et cristallisés.

- 06.02.1893 - Etude des fluorures de chrome.
- 13.03.1893 - Sur les fluorures de Zinc et de cadmium.
- 01.05.1893 - Sur les fluorures alcalino-terreux.

De ce travail, Léon Launoy, Professeur Honoraire à la Faculté de pharmacie de Paris, membre de l'Académie Nationale de Médecine de Paris (lettre à Etienne Poulenc, fils de Camille le 16.12.52) dira : « qu'il comblait pour les fluorures anhydres, par exemple, les lacunes que les travaux de Gay Lussac et Thérard, Berzélius, Frémy, Henri Sainte-Claire Deville et Moissan lui-même, avaient laissé subsister dans l'étude de ces composés. »

Les résultats de recherches complémentaires effectuées par Camille Poulenc paraissent également, dans différents articles, aux *Annales de Chimie et Physique* et au *Journal de Pharmacie et de Chimie*.

Dès l'année de son diplôme de pharmacien, il dépose des plis cachetés à l'Académie des Sciences pour des tra-

voux en collaboration avec Fernand Robineau, déjà cité. Le premier pli était relatif aux *Procédés photographiques positifs au tellure et au sélénium*. En dépit des lourdes charges qu'il assumera, Camille Poulenc gardera toujours une âme de chercheur et d'expérimentateur.

Camille entre officiellement dans la société familiale en 1893. Que constate-t-il ? En France : le corps scientifique français, à part quelques personnalités comme Pasteur et Berthelot, ignore le monde industriel, et n'admet pas, par exemple, qu'un savant prenne un brevet pour couvrir la propriété d'une découverte ou d'une invention. Cette façon de voir créait un handicap très néfaste pour l'industrie chimique française, alors qu'en Allemagne le corps universitaire travaillait la main dans la main avec celui des industriels. Camille Poulenc œuvrera toute sa vie pour que ce rapprochement se fasse en France.

Sur le plan interne des Éts Poulenc : le terrain que son père avait acquis, en 1859, à Ivry sur Seine, est devenu une

usine, appelée Ivry-Port, avec 12 219 m² construits, atteignant la limite d'extension possible. Ce sont les fabrications minérales qui représentent la part essentielle de l'activité technique et une activité en entraîne une autre. Les besoins de l'industrie photographique en iodures et bromures, en sels de fer et sels de métaux précieux ont conduit Étienne, puis Gaston Poulenc à en assurer la fourniture en parallèle en pharmacie. Ensuite, les besoins grandissants et multiples de la thérapeutique les décidèrent à entreprendre la fabrication de gammes nouvelles de médicaments comme, notamment, les sels de bis-muth, les sels de chaux avec les phosphates. De son côté, l'industrie céramique demandait des sels de métaux précieux pour les « ors brillants » de décoration et de nombreux sels et oxydes métalliques d'antimoine, chrome, cobalt, cuivre, nickel pour les lustres, émaux et couleurs employés en faïencerie, porcelaine et verrerie fine. Puis, l'emploi de ces produits était devenu général à toute l'industrie et à tous les laboratoires.

APPORTS SPÉCIFIQUES DE CAMILLE POULENC

Camille Poulenc sera le maître d'œuvre de trois réalisations qui se révéleront capitales, tant pour sa firme que, par contrecoup pour toute l'industrie chimique et pharmaceutique française :

A - Un progrès important dans la préparation des produits purs et rigoureusement contrôlés : les laboratoires de chimie analytique.

B - La création de services de recherches et le développement de la chimie

organique de synthèse à usage thérapeutique, à usage industriel et à usage de laboratoire.

C - L'association de la chimie de synthèse et de la pharmacodynamie expérimentale.

A - LES LABORATOIRES DE CHIMIE ANALYTIQUE

Un progrès dans la préparation des produits purs et rigoureusement contrôlés

Camille Poulenc, dès son entrée dans la firme, amplifie systématiquement les recherches analytiques des laboratoires. Il fait appel à des spécialistes et fait constituer un fichier où sont recueillis tous les renseignements tirés des publications étrangères, comme du fond propre de l'entreprise. Bientôt, le contrôle des produits offerts par la firme à sa clientèle est systématisé. L'exacte référence de la qualité annoncée sur l'étiquette pourra être garantie. Les normes des produits sont constamment vérifiées et confrontées aux informations scientifiques les plus récentes. Sur les fiches de contrôle figurent la composition exacte des pro-

duits, les réactions d'identification, les techniques de dosage, élémentaires ou fonctionnelles, la recherche, le dosage quantitatif des impuretés diverses. Camille Poulenc s'inquiétera cependant toujours des menaces d'erreurs et de substitutions d'un produit à un autre, dont les conséquences peuvent être incalculables. Il rédigera, avec ses principaux collaborateurs, une nomenclature où chaque produit est passé en revue et recevra une terminologie précise et définitive, en principe de la nomenclature internationale. Ce travail sera constamment amplifié à la mesure de la progression de la firme notamment après la guerre de 1914-

1918. En 1922, Camille Poulenc encouragera le Congrès de Chimie Industrielle à établir les caractères analytiques précis auxquels doivent répondre les principaux réactifs de laboratoire.

Dès 1904, Camille Poulenc décide de créer, indépendamment de ce qui se faisait à l'usine d'Ivry de la firme, un laboratoire de recherches et de contrôle analytique à Paris même, au 92 rue Vieille-du-Temple, pour servir plus spécialement de conseil à la clientèle. Les renseignements fournis, les sont à une gamme très étendue de petits industriels et artisans, du Marais en particulier, d'industriels plus impor-